

quaient pas ; mais il avait vu Francesca, et il ne cherchait pas. Ce gros homme était réellement amoureux, peut-être pour la première fois de sa vie ; à coup sûr pour la dernière. Il n'ignorait pas la ruine du marquis Pelazzi, quoiqu'il n'en connût ni les causes ni les circonstances ; ce sont des choses dont le marquis n'avait fait confidence à personne ; il y a des chagrins trop fièrs pour consentir, à se plaindre, des plaies trop vives pour se laisser toucher. Au reste, de même que le baron de Garden ne faisait point parade de l'origine de sa fortune, de même il respectait le secret du malheur. Bref, dès le lendemain de cette première visite, il était venu s'offrir pour gendre au marquis Pelazzi, en proposant de reconnaître, par contrat de mariage, deux millions à Francesca, et cela, indépendamment des biens considérables dont il ferait donation à sa future.

Le marquis et la marquise croyaient rêver ; ces deux millions rentrant dans leurs mains par un générosité aussi prodigieuse que la scélératesse qui les leur avait extorqués naguères !... c'était à en perdre la tête de joie. Ils écrivirent, pour des renseignements, en Allemagne, aux personnes très-recommandables que leur indiqua le baron. Les renseignements arrivèrent courrier par courrier, et si excellents !...

La conduite de M. de Garden parlait d'ailleurs d'elle-même. Les fonds, les valeurs, les clauses, tout fut compté, vérifié, arrêté... Il n'y avait plus à s'occuper que du consentement de la mariée. Mais pourquoi ne serait-elle pas heureuse ? tout le reste allait si bien ! Les parents, refroidis qu'il sont, ne voient presque plus dans le mariage que le contrat ; ils connaissent le néant de l'amour et ne se souviennent plus de sa magie ; ils jetteraient sans remords, et croyant bien faire, un épais bourgmestre au bras de Juliette ; ils mêlent de la bière avec du nectar de Malvoisie. Qu'importe ? ce n'est pas eux qui boiront cela. Les meilleurs, après avoir choisi leur gendre, sous condition, s'assurent que leur fille n'a point d'antipathie prononcée pour lui, et les voilà contents quand la pauvre enfant, qui n'aime encore aucun homme, ne déteste pas celui-là ; comme si la femme était créée uniquement pour ne pas détester son mari, comme si la grande chose de la vie n'était point le plus affreux supplice quand elle n'est point la plus divine volupté, comme si l'amour, banni des noces, ne devait

pas revenir plus tard sous une figure étrangère !... Et ces aveugles mères déshéritent ainsi leur fille du paradis terrestre... ou de l'autre paradis ! et elles enferment, sans y songer, dans cette effrayante alternative, dans cet implacable dilemme, une jeune destinée qu'elles voudraient couronner de gloire et de félicité !

Telle était la marquise Pelazzi le jour où elle eut avec sa fille l'entretien qui ouvre ce récit. Elle savait fort bien (ses yeux lui suffisaient pour cela) que Francesca n'aurait point d'amour pour le baron de Garden ; mais elle retranchait hardiment l'amour de sa vie, elle qui n'osait pas la priver de richesse.

On se rappelle que Francesca lui avait demandé vingt-quatre heures pour réfléchir et lui porter sa réponse. Hélas ! son cœur avait souffert pendant ces vingt-quatre heures une éternité de supplices, sans que son esprit pût sortir du cercle orageux de ses incertitudes. C'était toujours : ou bien : " Mon père attend d'un mot de moi la misère ou la fortune, la gloire ou la honte. Puis-je lui dire : Soyez misérable et avili ! Mais, si Emilio meurt..., et il en mourra, bien sûr !... Mais si mon père me maudit en expirant !... Ah ! Emilio, pourquoi es-tu parti ? L'absence n'est jamais bonne à rien. Je t'irais consulter, je te dirais : Ordonne, et j'obéirais ; et peut-être m'enfuirais-je avec toi au bout de l'univers, ou peut-être puiserions-nous dans notre amour même l'héroïsme de nous quitter pour toujours ! L'étincelle des plus nobles vertus ne doit-elle pas jaillir du contact enflammé de deux cœurs qui s'adorent ?... Mais seule, mais abandonnée à moi-même, et ignorante de ce que voudrait ton amour ou la vertu, que devenir ? que décider ?... Ah ! je tue mon Emilio ou mon père !... Que ne puis-je mourir de cette pensée ? "

Et pres de trente heures s'étaient écoulées, et l'âme de Francesca roulait toujours dans ce cauchemar de perplexités, quand son père entra dans sa chambre le front si triste, la démarche si accablée, le regard si douloureusement suppliant, que la charmante enfant se ressouvint seulement qu'elle était sa fille, et s'écria en se suspendant à son cou :

" Mon père, prenez mon cœur, prenez ma main, prenez ma vie, et qu'il soit fait selon votre volonté ! "

Les yeux desséchés du marquis retrouvèrent des larmes pour le bonheur et la reconnaissance.